

14-18, l'héroïsme discret de nos religieuses

Sœurs Apolline, Rose, Maria, Basilide, Gabrielle... Si la Grande Guerre fut d'abord celle des poilus, nos religieuses se sont investies sans compter auprès des blessés français, mais aussi allemands. Qui étaient ces héroïnes ?

Par Sabine Dusch

En 1896, Thérèse de Lisieux, la sainte des poilus, aspire à mourir sur un champ de bataille pour défendre l'Église (lire page 34). Une génération plus tard, ses « cadettes » mettront en pratique le vœu de leur aînée. Dès 1914, elles relèvent tous les défis. Leurs « résidences d'antan » se font hôpitaux militaires auxiliaires. La loi de 1905 ne vient-elle pas d'exclure les religieuses infirmières des hôpitaux publics ? Elles y retournent en masse. Tuberculose, typhus, obus, rien ne les arrête. En Bretagne, les Filles de Jésus de Kermaria instaurent un hôpital dans leur maison mère de Plumelin. « *Il nous faut refouler dans nos cœurs nos légitimes inquiétudes, nos propres angoisses, conseille la supérieure. Notre tristesse ajouterait à l'affliction de ceux que nous voulons soulager. Écoutons les plaintes et oublions-nous.* »

En raison des récentes lois anticongréganistes (lire page 82), de nombreuses filles de Sainte-Marie de la Présentation avaient émigré lorsque survint la guerre. Leur supérieure se présente aux autorités : « *Général, nous sommes toutes à votre disposition, pour le service des blessés.* » Un hôpital de 500 lits se monte dans leur maison mère de Broons (Bretagne). Les exilées reviennent. Elles soigneront des milliers de malades (tuberculose, typhus, pieds gelés), dont des Belges, des Russes, des Sénégalais.

L'enfer des tranchées, ces femmes le vivront. À l'image de sœur Apolline qui relate,

**“Général,
nous sommes
toutes à votre
disposition,
pour le service
des blessés.”**

depuis la Croix-Rouge de Nantes, cette terrible journée du 20 octobre 1914. Voici ses propos, consignés dans les archives de la Vendée : « *Les opérations se succèdent, même la nuit, raconte-t-elle. Le docteur vient de couper les deux jambes à un garçon de vingt et un an. À deux heures, nous attendions un train de trois cents blessés, et pour cette nuit, cinq cents. Un malheureux avait, de souffrance, rongé sa plaque d'identité.* »

Le diocèse d'Amiens conserve la trace de plusieurs « faits d'armes » survenus dans les hôpitaux de la ville en 1914. Sous une pluie d'obus, sœur Rose reste seule dans les étages avec ses malades. Quand les Britanniques se retirent face à la progression allemande, sœur Maria cache drapeaux, fusils anglais, et

16145

C'est le nombre de religieuses infirmières ayant participé au front et à l'arrière-front pendant la Première Guerre mondiale.